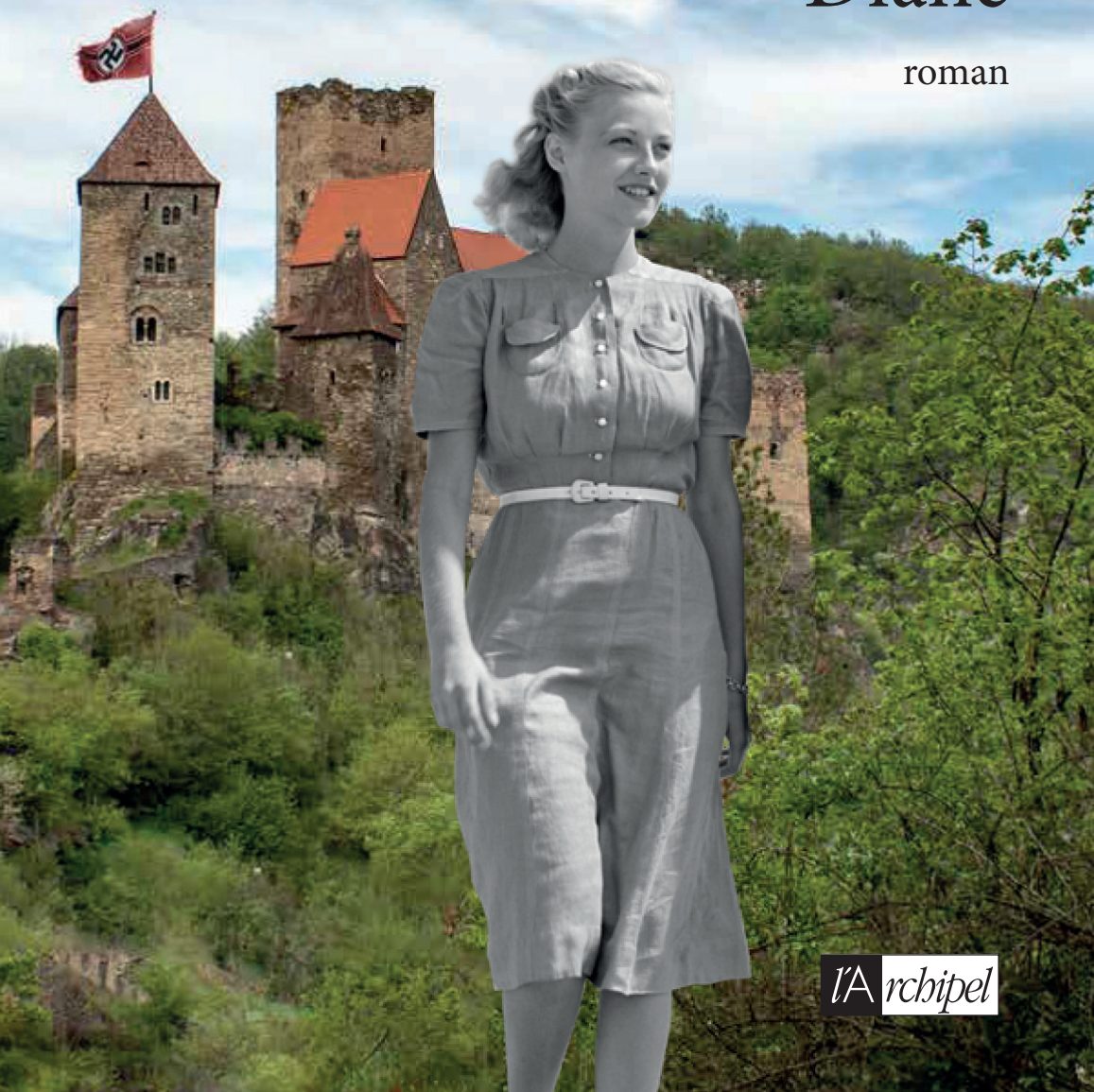


MAURICE DE KERVÉNOAËL

La Ferme des Engoulevants

Diane

roman



l'Archipel

LA FERME
DES ENGOULEMENTS

DU MÊME AUTEUR

La Ferme des engoulevants, Lilibeth, t. I, L'Archipel, 2020.

Les Braises du souvenir, Le grand départ, t. II, l'Archipel, 2020.

Les Braises du souvenir, En Algérie, t. I, l'Archipel, 2018.

L'Honneur des Lannélec, l'Archipel, 2018.

Le Destin des Lannélec, l'Archipel, 2017.

Le Manoir des Lannélec, l'Archipel, 2016.

D'une rive à l'autre, SAIG, 2013.

Les Braises du passé, SAIG, 2011.

Entrez dans la danse.com, SAIG, 2010.

D'une saison à l'autre, SAIG, 2009.

Orages et Éclaircies, SAIG, 2007.

La Toge prétexte, SAIG, 2005.

MAURICE DE KERVÉNOAËL

LA FERME
DES ENGOULEMENTS

Diane

Fin 1942 – mai 1944

**

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4349-1

Copyright © L'Archipel, 2021.

Première partie

L'ENGAGEMENT

Fin 1942 – avril 1943

« L'engagement est ce qui transforme une promesse en réalité. »

Abraham Lincoln

DÉCHIREMENTS ET INCERTITUDES

Dernier trimestre 1942

Le chagrin l'accablait. Après ce fatidique 8 novembre 1942, qui avait vu les Américains débarquer au Maroc, Lilibeth de Guermilin, bloquée à Paris, loin des siens, ne parvenait pas à se ressaisir. L'ignorance où elle était du sort de son mari et de ses quatre enfants restés à Casablanca lui était insupportable. Étaient-ils sortis indemnes des combats qui avaient opposé, sur ordre de Vichy, les forces françaises – surtout la marine – à la flotte et à l'aviation américaines ? La radio gouvernementale évoquait les pertes militaires : six cent cinquante hommes côté US, plus de mille deux cents côté français... Hubert, son mari, en faisait-il partie ? Quand elle l'avait quitté, en octobre, il était en poste à l'amirauté. S'y trouvait-il encore lors des combats, ou avait-il embarqué sur un bâtiment opérationnel, croiseur ou sous-marin ? Et ses petits ? Avaient-ils été épargnés ? On ne parlait pas des victimes civiles ; il devait y en avoir pourtant. Cette incertitude lui était insupportable. Et même si ses enfants étaient sortis indemnes des combats, qu'allaient-ils devenir, privés de leur mère, et de leur père au cas où celui-ci aurait été blessé, ou tué ? S'il était à nouveau embarqué pour de longues missions, sauraient-ils se débrouiller seuls ? Cette litanie de questions la taraudait. Sans parler de l'inquiétude qu'elle éprouvait pour son mari – sa vie, sa santé... voire sa fidélité : s'il avait survécu, n'allait-il pas la tromper, devant rester sans femme de longs mois, voire des années ? Et tout cela, par son inconscience à elle, sa propre bêtise !

Elle s'en voulait beaucoup de les avoir abandonnés, en octobre, quand elle avait décidé de quitter Casablanca pour se rendre à Paris, soigner sa mère gravement malade – et ce, contre l'avis d'Hubert, qui y voyait une folie. Il avait, hélas, eu raison ! Dès l'annonce du débarquement, elle avait compris que son retour à Casablanca devenait aléatoire. Trois jours plus tard, le 11 novembre, l'invasion de la zone Sud de la France par les troupes d'Hitler le rendait impossible. Comment les Allemands auraient-ils permis à la femme d'un officier de marine d'aller le rejoindre au Maroc, devenu territoire ennemi ? Elle était coincée en métropole... et Dieu savait pour combien de temps ! Cette certitude l'avait brisée. Elle, d'habitude si énergique, pleurait sans cesse, dormait mal la nuit, se réveillait le matin épuisée. Et l'environnement accentuait sa détresse. Cette France, ce Paris occupé par les Allemands... Partout, leurs panneaux de signalisation, leurs véhicules, leurs drapeaux la minaient. Et le froid ! Si vif en cette fin d'année où elle gelait dans son appartement non chauffé.

Elle se décida à harceler les autorités, le ministère dont dépendait la Marine entre autres, installé à Vichy, où elle se rendit. Elle espérait que des liens avaient été maintenus entre marins français des deux bords et qu'elle pourrait obtenir des informations... ou qu'on lui permettrait au moins de télégraphier ! Mais un fossé infranchissable s'était creusé. On se montra d'abord gentil, compatissant à son égard ; on comprenait le drame de cette épouse, de cette mère. Mais on lui expliqua que toutes les communications étaient coupées entre la France métropolitaine et son ancienne colonie. Bientôt, son insistance commença à agacer. On lui déclara qu'elle n'était pas la seule, dans les circonstances présentes, à connaître des moments angoissants. On l'éconduisit, en lui promettant de la prévenir si des nouvelles crédibles parvenaient au ministère – ce qui, lui dit-on, était peu probable. Il lui apparut vite que ces militaires ou ces fonctionnaires étaient à l'évidence plus préoccupés de leur propre sort que de celui de sa famille. La nouvelle donne créée par le débarquement américain puis

l'occupation de la zone libre plaçait chacun devant des choix personnels difficiles. Il régnait à Vichy une ambiance délétère. Et l'annonce de l'assassinat de l'amiral Darlan, l'ancien dauphin du Maréchal, à Alger, le 24 décembre, par le jeune Fernand Bonnier de La Chapelle, n'arrangea pas les choses. Difficile d'y voir clair : en cette fin d'année 1942, le destin semblait hésiter. Le fléau de la balance oscillait entre les premières victoires des forces alliées et la résilience de celles de l'Axe, qui contrôlait toujours d'immenses territoires et dont la machine de guerre restait impressionnante, quoique peut-être plus invincible, désormais – ce dont la France occupée avait du mal à se rendre compte : les Allemands étaient toujours là, bien là... Et le gouvernement de Vichy collaborait de plus en plus.

Au-delà du chagrin de Lilibeth, de son désespoir, il y avait *la matérielle* : elle se retrouvait coincée en métropole, privée de la solde de son mari et dépourvue de fortune personnelle – ou presque ! L'ouverture du testament chez M^e Lebrun, le notaire de la famille, ne lui avait guère laissé d'illusions ; Mme de La Villehesdin avait mené grand train. Elle avait vécu pour partie sur sa pension de veuve, et pour le reste, elle avait croqué allègrement l'essentiel des biens venus du côté de son mari. Elle ne légua à sa fille qu'un portefeuille boursier que la guerre avait beaucoup réduit, et un maigre compte en banque. Dieu merci, il restait l'appartement de la rue de Sontay, dont elle était propriétaire. Lilibeth eût été seule, elle aurait pu tenir en louant un petit studio, tout en donnant à bail la rue de Sontay... et en vivant chichement ! À condition de licencier, aussi, Anna, sa fidèle domestique.

Mais il y avait Esther. Elle ne pouvait quand même pas mettre à la rue cette amie que sa mère avait accueillie. La jeune femme juive risquait d'être bien vite repérée, arrêtée... et déportée ! Il n'était pas question de la mettre en danger. La situation actuelle étant déjà très périlleuse, une dénonciation de la concierge ou de voisins était toujours possible. Sa mère avait accepté le risque de l'accueillir quand Cécile Cadhours,

leur amie qui la cachait chez elle, avait dû lui demander de partir, son immeuble étant pour partie occupé par la Gestapo. Lilibeth, en revenant à Paris s'occuper de sa mère, avait eu l'immense surprise de découvrir la présence d'Esther dans une chambre au bout de l'appartement. Depuis, elle s'en occupait, aidée parfois par Cécile, et surtout par son autre amie, Maïté. Cette dernière venait souvent chez elle et, toutes les trois, elles se mettaient à peindre, comme au bon vieux temps où elles se retrouvaient à l'académie de la Grande Chaumière et prenaient ensemble des cours de dessin. Là d'ailleurs où elles s'étaient connues! C'étaient les seuls moments heureux dans la vie recluse d'Esther – une Esther, qui de son côté, s'inquiétait pour Lilibeth. Sans en connaître le détail, elle devinait les soucis de son amie, dont le visage défait portait les marques. Elle avait suivi à la radio le déroulement des événements d'Afrique du Nord et savait que l'époux et les enfants de Lilibeth étaient restés à Casablanca. Elle n'osait pas lui en parler, non plus que de leur avenir.

Mme de La Villehesdin disparue, sa fille pourrait-elle rester dans ce grand appartement, maintenant qu'elle n'était plus en mesure de retourner au Maroc? Esther se demandait ce qu'elle deviendrait si Lilibeth devait quitter la rue de Sontay. Où aller? Certainement pas chez Maïté, dont l'appartement accueillait fréquemment le petit groupe de résistantes qu'elle animait. Beaucoup trop dangereux! Elle ne croyait plus guère à l'obtention de ces faux papiers qu'Hervé, le cousin du mari de Lilibeth, lui avait promis de lui procurer: on n'en avait plus reparlé. Elle en avait pourtant rêvé, de cette nouvelle identité qui lui aurait permis d'aller en zone libre et, de là, en passant par l'Espagne, de rejoindre l'Angleterre, retrouver Charles, son fiancé. Elle était sans nouvelles de lui... L'aimait-il encore? Était-il même vivant? De toute façon, aujourd'hui, papiers ou pas, la zone libre était maintenant occupée par les Allemands... et passer la frontière espagnole devenu quasi impossible.

Esther avait le sentiment d'être dans une impasse. Elle n'en pouvait plus d'être cloîtrée depuis tant de mois! Et à la charge

des autres... Un poids et un risque énorme pour eux, même s'ils ne le lui faisaient pas sentir.

Elle avait parfois une forte envie d'aller se livrer aux nazis : les choses ainsi seraient réglées. Mais l'instinct de survie l'en empêchait, ainsi que le devoir d'être fidèle aux derniers vœux de son père, qui avait voulu la sauver.

Alors elle s'efforçait de vivre au jour le jour et d'entourer Lilibeth de son affection, sans chercher à la faire parler – se contentant par sa chaleur de tenter de l'aider à surmonter son désarroi. Ni l'une ni l'autre n'y voyait clair. Elles étaient trop fragilisées pour se livrer à des spéculations, sur l'avenir du Reich comme sur le leur.

EN QUÊTE D'UN RÉSEAU DE RÉSISTANCE

Fin décembre 1942 – début janvier 1943

Si Lilibeth s'interrogeait sur l'issue de la guerre et croyait encore au maréchal Pétain, Diane et Maïté étaient, elles, convaincues de la future défaite du Reich et de ses alliés de l'Axe. À l'écoute quotidienne de la BBC et de l'émission de Radio Londres *Les Français parlent aux Français*, elles suivaient les nouvelles du front, expurgées de la propagande nazie. Elles se réjouissaient des difficultés allemandes en Russie, en Afrique du Nord et en Égypte. Elles les commentaient avec les membres de leur mini-réseau de résistantes, lors de réunions qui se tenaient aux domiciles de Diane ou de Maïté. Cette équipe d'une douzaine de femmes bien soudées poursuivait un travail de terrain que Diane, le leader du groupe, trouvait trop limité : distribution de tracts, de journaux clandestins, petites manifestations. Elle rêvait d'actions héroïques, plus spectaculaires, utiles aux Alliés et nuisibles aux Allemands qu'elle haïssait. Elle ne savait comment s'y prendre et continuait à chercher une connexion avec un réseau national qui serait plus aguerri.

Maïté adhérait aux choix politiques et aux préoccupations de son amie, mais se sentait un peu délaissée par elle. Cette liaison avec Diane serait toujours la grande affaire de sa vie. Elle craignait que Diane n'y ait vu qu'une aventure solognote, une passade et que, revenue à Paris, elle ne reprenne sa liberté. Elle la soupçonnait sans preuve aucune d'infidélité, mais n'osait pas la questionner : Diane s'énervait vite !

Autre sujet de potentielle discorde, les relations que Maïté entretenait avec Lilibeth. Diane avait fini par reconnaître un certain courage à la mère de Lilibeth, Mme de La Villehesdin. Abriter une juive recherchée par la Gestapo, quand on était une aristocrate pétainiste, était surprenant de sa part, mais méritoire... Diane, issue d'un milieu intellectuel de gauche, gaulliste à l'extrême, abhorrait tout ce que représentaient les La Villehesdin, mère et fille : leur style, leur élégance bien élevée qu'elle tenait pour du mépris de classe, leur catholicisme revendiqué, leurs choix politiques conservateurs, leur horreur de l'homosexualité féminine. Elle mettait les deux femmes dans le même sac, sans se rendre compte que Lilibeth était très différente de sa mère. Elle acceptait mal l'amitié de Maïté avec cette *aristo* et la lui reprochait :

— Je ne comprends pas ce que tu peux trouver à ces gens-là !

Mais Maïté était fidèle, en amitié comme en amour. Elle appréciait beaucoup Lilibeth, sa générosité spontanée, sa chaleur humaine et sa tolérance. Elle savait que son amie avait deviné la nature de sa relation avec Diane et l'avait acceptée. Même si l'homosexualité la rendait mal à l'aise et qu'elle n'avait guère d'atomes crochus avec son amante, Lilibeth était bienveillante. Elle ne jugeait ni ne condamnait les autres. Une qualité rare, et appréciable. Enfin, Maïté reconnaissait le talent de peintre de Lilibeth, admirait ses progrès quand elle venait rue de Sontay rendre visite à Esther. Les trois femmes travaillaient alors ensemble dans la chambre d'Esther, transformée pour l'occasion en atelier. Une pièce qu'elles avaient rebaptisé en riant « la Petite Chaumière ». Des moments amicaux qui permettaient à la jeune juive d'oublier quelques instants sa captivité... et à Maïté d'admirer les toiles de Lilibeth, dont la maîtrise s'affirmait au fil des ans. Ces années de guerre l'avaient fait évoluer.

Maïté avait su entourer Lilibeth lorsqu'elle lui avait confié, en larmes, être maintenant coincée à Paris, coupée de son mari et de ses enfants. Le soir venu, elle avait raconté à Diane le drame vécu par la jeune femme et s'était attiré une réplique cinglante :

— Ta copine est une idiote, elle aurait dû rester tranquillement au Maroc! Des caprices d'aristo... C'est bien fait pour ses pieds!

Cette saillie peu charitable avait choqué Maïté. Elle n'avait rien répondu, de peur de voir Diane s'éloigner d'elle.

Heureusement, elle avait ses enfants et sa vie professionnelle. Les jumeaux allaient plutôt bien. Ils étaient beaucoup plus faciles qu'à l'époque de la Sologne où, vraisemblablement, la drôle de guerre puis la guerre les avaient perturbés. Ils avaient mûri, et Janine, la petite bonne, avait su les prendre en main. Contrairement à beaucoup d'enfants, ils étaient bien nourris et beaux : de jeunes animaux sains! Maïté, qui était financièrement à l'aise, donnait de l'argent à Janine, chargée de se *débrouiller* – un verbe clé, à cette époque. *Via* un réseau de domestiques du quartier Montparnasse et moyennant finances, celle-ci se *débrouillait* effectivement pour approvisionner Maïté et ses petits en denrées soumises à restriction. Cette pratique sans vergogne du *marché noir* était critiquée par Diane, qui la jugeait incivique et immorale.

Par ailleurs, à l'école privée de leur quartier, les deux enfants travaillaient bien. Ils avaient des facilités, et leur mère, issue d'un milieu d'enseignants et ancien professeur elle-même, les faisait souvent étudier tard le soir et les week-ends. Seule ombre au tableau : dans cette école où ils étaient inscrits, on leur faisait chanter tous les matins, au garde-à-vous, le bras tendu, l'hymne du Maréchal :

Maréchal, nous voilà!
Devant toi, le sauveur de la France
Nous jurons, nous, tes gars
De servir et de suivre tes pas.
Maréchal, Maréchal, nous voilà!

Maïté relativisait cette pratique. Elle en riait avec les jumeaux. Diane s'en offusquait :

— Comment peux-tu t'amuser de ce rituel fasciste? Tu sembles presque le cautionner auprès de tes enfants!

Maïté haussait les épaules, attristée, et ne répondait pas. Tout ou presque devenait entre elles sujet à polémique.

Restait le domaine professionnel, où les deux femmes s'entendaient parfaitement. Elles avaient la même sensibilité artistique et, surtout, partageaient ce talent rare de pouvoir anticiper les tendances de la mode – Diane de façon générale, Maïté dans l'univers de la bonneterie. L'affaire de cette dernière marchait bien. Elle en avait délégué la gestion quotidienne à l'ancien adjoint de son mari, un vieux briscard solide et fidèle. Elle s'était gardé la création, le moteur du développement dans cet univers. Malgré l'Occupation, les ventes restaient plutôt bonnes – notamment, et c'était inavouable, grâce à la Wehrmacht qui passait de grosses commandes de chemises et de caleçons. Difficile de refuser de travailler pour l'armée allemande sans prendre de gros risques ; celui entre autres de voir l'usine réquisitionnée ou pire, fermée, entraînant le licenciement d'une centaine de personnes... Et de surcroît, les Boches payaient bien ! Maïté avait associé Diane à sa décision de travailler pour eux... Cela leur permettait d'obtenir des *Ausweis* et de pouvoir se déplacer quand et où elles le souhaitaient.

C'est dans le cadre de leurs activités professionnelles qu'elles se rendirent ensemble à Lyon au tout début janvier 1943, pour rencontrer des fournisseurs. Diane avait pris, elle, rendez-vous avec une prestigieuse et ancienne affaire de soieries lyonnaises, Bianchini-Férier, qui l'avait contactée. Cette maison avait toujours œuvré avec les plus grands couturiers et artistes de renom : Worth, Poiret, Doucet, Dufy... Elle avait souhaité confier au bureau de style de Diane une étude pour une série de carrés.

Arrivées la veille de leur rendez-vous, elles avaient couché à l'hôtel, partageant la même chambre et retrouvant durant une nuit leur passion... pour le bonheur de Maïté.

Tandis que le lendemain, celle-ci allait visiter tôt ses fournisseurs, Diane se rendait chez Bianchini. Elle était ravie d'être à Lyon. Les choses avaient bien changé depuis la visite triomphale de Pétain en novembre 1940... Deux ans plus tard, la

population dans sa majorité ne croyait plus au Maréchal et commençait à penser que l'Allemagne allait perdre la guerre. La ville était devenue un haut lieu de la Résistance, *un nid de terroristes*, disait-on à Vichy. Les groupes et les journaux clandestins étaient nombreux : on ne comptait plus les sabotages et les attentats visant l'occupant.

La matinée de Diane avait été positive. Les esquisses et les nuanciers qu'elle avait présentés avaient bien plu à l'équipe de Bianchini. Un accord avait été signé, et un déjeuner prévu pour célébrer sa conclusion. À ce repas participait l'équipe de direction de la société, mais aussi un autre créatif travaillant comme Diane en indépendant. L'homme appartenait à une vieille famille de la bourgeoisie locale, un vilain canard dans la nichée ! Jean Richond avait les idées plutôt à gauche et détestait le régime de Vichy. Il sympathisa d'emblée avec Diane. L'ambiance du bistro s'y prêtait, surprenante pour qui venait de Paris. Le décor et la cuisine de ce bouchon lyonnais de la vieille ville faisaient oublier la guerre et l'Occupation. Aucun militaire allemand, et un menu relativement correct pour les circonstances.

Peu à peu, la chaleur communicative agissant, Diane et Jean perdaient toute prudence, se livrant l'un à l'autre en découvrant qu'ils partageaient les mêmes idéaux. Au dessert – un affreux ersatz –, ils s'avouèrent militer chacun dans la Résistance. Diane confia au Lyonnais l'isolement de son petit réseau parisien et sa frustration de ne pouvoir entreprendre d'actions d'envergure. Richond était intelligent et capable, il jaugea vite son interlocutrice :

— Vous êtes là pour quelques jours ? Vous pourriez rester jusqu'à demain ? Je suis prêt à vous présenter une personne qui saurait vous aider... du moins je l'espère !

— J'ai prévu de rentrer demain soir, selon notre autorisation. Je suis prête à rencontrer qui vous voulez d'ici là.

— Parfait ! Je vous contacterai cet après-midi à votre hôtel. Je vous ferai savoir si j'ai réussi à organiser cette rencontre...

Diane brûlait d'envie de lui demander quelle était la personne qu'il envisageait de lui faire connaître. Elle devina qu'il ne lui répondrait pas. Cloisonnement oblige !

Elle regagna excitée son hôtel où elle retrouva une Maïté contente de sa matinée. Les fournisseurs rencontrés s'étaient engagés à lui livrer les matières dont elle avait besoin pour faire tourner son usine; pas simple d'en trouver! Diane évoqua brièvement le succès de son contact avec les dirigeants de Bianchini, puis lui raconta en détail l'échange qu'elle avait eu pendant le déjeuner avec Jean Richond. Son enthousiasme était communicatif, d'autant plus qu'il était rare chez cette belle femme un peu froide. Maïté, moins politisée, fut surtout contente pour son amie.

Sur le coup de 16 heures, une femme de chambre de l'hôtel vint apporter à Diane une enveloppe fermée « qu'un monsieur avait déposée pour elle à la réception ». À peine l'employée repartie, Diane s'empressa de l'ouvrir. Une simple feuille s'y trouvait, où était écrit à la main :

Demain, 14 heures. Salle d'attente de la gare Perrache.

Morse se tiendra au fond à gauche.

Il portera une cravate bleue et rouge.

Il lira un journal. Venez seule.

Diane devina que Morse devait être le nom de code d'un membre important de la Résistance locale. Elle était impatiente de le rencontrer. Le temps lui parut long jusqu'au lendemain, malgré une agréable soirée en tête à tête avec Maïté.

Elle arriva à Perrache cinq minutes avant le rendez-vous, par prudence. Une foule nombreuse, grise et triste s'y pressait, où tranchaient les uniformes des soldats allemands. Aisément reconnaissables à leur hausse-col, des *Feldgendarmen* patrouillaient, sans doute par crainte d'attentats terroristes. Elle s'avança prudemment vers la salle d'attente, qui lui parut plus sûre.

Elle repéra immédiatement le Morse en question – un gros moustachu, très *Français moyen*, dont les bacchantes pouvaient justifier le surnom. Installé dans le fond de la salle, il portait une veste de sport grise usagée et une cravate bleue et rouge.

Il faisait *passé-partout*. Elle se dirigea vers la table. L'homme posa son journal – un quotidien *collabo* – et leva un sourcil. Le regard était vif.

— Morse? s'enquit-elle.

— *Jawohl!* répondit l'homme, une pointe de malice dans les yeux.

— Je peux m'asseoir?

— Bien sûr, que voulez-vous boire?

— Une grenadine.

Ils se sourirent. La glace était rompue, mais la confiance pas pour autant établie. Les résistants redoutaient en permanence l'infiltration de leurs réseaux par des traîtres à la solde de Vichy ou de la Gestapo. Honoré d'Estienne d'Orves n'avait-il pas été trahi par son propre radio en janvier 1941?

Durant une heure, ledit Morse mitrailla Diane de questions auxquelles elle répondit en toute sincérité. Elle lui raconta comment, avec Maïté, elles avaient enterré le jeune résistant solognot fusillé par les Allemands, comment aussi elle avait organisé son petit groupe « Au bonheur des dames », et les actions qui avaient été entreprises. Elle ne craignit pas d'évoquer son homosexualité, pour que tout soit bien clair entre eux. Ce dernier point, curieusement, convainquit l'homme de la sincérité de son interlocutrice. Ils purent passer aux choses sérieuses et parler de l'avenir.

Quand Diane regagna plus tard l'hôtel, afin de retrouver Maïté et prendre ses bagages pour se rendre à la gare, son amie l'interrogea sur la teneur de l'entretien. Mais elle se refusa à tout commentaire : elle avait juré à Morse, expliqua-t-elle, de garder totalement secret ce qu'ils s'étaient dit. Elle était décidée à tenir sa parole. Maïté en fut blessée.

Quelques mois plus tard, quand Diane fut sûre de ne faire prendre aucun risque à Morse, elle raconta à son amie ce qui avait été décidé au cours de cette mémorable rencontre. L'homme, de son vrai nom Roger Bourdina, devait être arrêté peu après et déporté à Dachau, dont il ne revint pas. Il était à l'époque l'un des adjoints d'une figure de la Résistance lyonnaise, Marcel-Gabriel Rivière, le patron de ce que l'on

appellera les MNR (Mouvements unis de la Résistance). Rivière, journaliste au *Progrès*, avait été dès 1941 mis en contact avec Bertéy Albrecht et Henri Frenay, les fondateurs du mouvement de résistance Combat. Il avait été rapidement nommé chef des groupes francs de la région R1 et amené à réaliser diverses opérations de sabotage, notamment celui du *Progrès*, en novembre 1942.

Diane, avec sa volonté de mettre son petit réseau parisien à disposition de la Résistance, se présentait au bon moment : envoyé en France par le général de Gaulle, Jean Moulin, alias « Rex », cherchait une unification de la Résistance sous l'égide de la France libre. En mai 1943, il devait réussir à constituer le Conseil national de la Résistance, un organisme composé de représentants de toutes les tendances politiques de la Résistance, de délégués de la presse et des syndicats.

Et donc, en ce début d'année 1943, Morse avait fait bon accueil à la proposition de Diane de rejoindre un réseau plus important que le sien, tout en restant en liaison avec lui. C'est ainsi qu'il l'avait mise en contact avec le groupe parisien du réseau Alliance, qui comptait dans toute la France pas moins de trois mille agents, chacun d'eux portant un pseudonyme de caractère animal – ce qui avait fait surnommer le réseau « l'Arche de Noé ». Ainsi donc, à partir d'avril 1943, Diane et dans son sillage Maïté se virent confier progressivement des missions de plus en plus importantes, leurs activités professionnelles justifiant leurs déplacements.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editionsdelarchipel](https://www.instagram.com/editionsdelarchipel/)

Achévé de numériser en novembre 2021
par Soft Office